

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Vancouver B.C.

Réjean Beaudoin

Volume 26, numéro 4 (154), août 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30795ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaudoin, R. (1984). Vancouver B.C. *Liberté*, 26(4), 116–123.

RÉJEAN BEAUDOIN

VANCOUVER B.C.

VILLAGE SUR LA CÔTE

Nul n'a parlé de Vancouver sans déplorer ses longs hivers pluvieux, l'humide adversité qui nourrit sa végétation luxuriante, ses terrains de golf, ses jardins et son industrie du voyage drainant le tourisme vers Hawaï. On y connaît de vrais déluges, je veux dire des déluges bibliques comme on aime à en lire dans Marquez. Une semaine ou deux d'averses continues n'étonneront personne. Après vingt-et-un ou vingt-cinq jours seulement, on ressentira les premiers indices déprimants. Tout le monde se souvient de l'année précédente, alors que deux mois entiers n'ont pas vu soixante heures de soleil. Et puis il y a toutes ces histoires de parapluies perdus. Chacun a oublié un parapluie neuf au vestiaire ou dans l'autobus. Mais tant de villes incomparables ont à souffrir la neige, le brouillard ou la tempête, n'est-ce pas? Ici, chacun préfère vanter la hauteur des montagnes et la beauté des plages, sans compter la précocité légendaire du printemps.

Il y a des friperies, boutiques qui tiennent un peu de la discothèque et beaucoup de l'armée du salut. C'est une institution qui réunit les paumés et les snobs ainsi que ma passion bien connue de l'affreux et du sale. C'est un garage où l'on peut voir fonctionner la mécanique du vêtement, cette peau de la carrosserie corporelle. On y travaille seulement sur des modèles

usagés. L'expertise à bon marché. Beaucoup d'argent fait que la marchandise circule, se recycle, occupe les interstices de la gamme, pervertit le goût de la mode en dégoût de la nouveauté, exclusivité, originalité, cacacité. Royaume du punk et de la queue de renard. Les cheveux oranges au parfum de patchouli. 1968, c'était hier et la Quatrième avenue, me dit-on, avait ses propres hippies. Il y en a beaucoup qui s'en souviennent, mais ils habitent aujourd'hui vers la Treizième et ils enseignent à U.B.C. Je les connais très bien. Ils me parlent toujours en français.

Lorsque je suis arrivé, ils m'ont demandé des nouvelles. D'abord, je n'ai pas très bien compris. A Vancouver, on veut toujours savoir passionnément ce qui se passe dans l'Est. Je ne savais pas encore que j'étais porteur, moi, d'une matière précieuse, d'un bien rare, de cela même dont on vit, le lointain, l'imprécis, l'obsédant paysage civilisé qui s'appelle Toronto, Montréal, New York. Vancouver n'est une ville qu'en apparence. C'est un village sur la côte. C'est une île, moins dans l'océan que dans le désert.

L'ÉTHIQUE NON-FUMEUR

Il y a des villes où le fait d'allumer une cigarette suffit à marginaliser son homme, du moins à sélectionner toute une aire de l'espace social. Il est aussi difficile de fumer à Vancouver que de boire le dimanche à Toronto. Je ne cesse jamais de m'étonner devant les tabous de la civilisation. Montréal a ses Haïtiens, Paris ses Arabes. Sommes-nous donc toujours le Persan de quelqu'un? Entre les Rocheuses et le Pacifique, c'est le fumeur que l'on montre du doigt. Comme toutes les exclusives, celle-ci ne laisse pas d'être intéressante. Je n'ai jamais eu à tant m'excuser d'être un consommateur de tabac. A un certain point de persécution cependant, toute victime a avantage à déclarer sa «tare» sans ambages. J'ai décidé d'assumer la mienne.

Aucun de mes collègues ne fume. Chaque fois que quelqu'un se présente à la porte de mon bureau, de la secrétaire au directeur, on me signale aimable-

ment ma délinquance. On dit, par exemple, si ma porte était fermée, qu'on a deviné ma présence à l'odeur. On me prie instamment d'ouvrir de deux doigts la fenêtre après une feinte de toussotement adroitement insérée dans la conversation. Tous ces adversaires du tabagisme semblent ligués, me dis-je. Dans tous les locaux du Département, on chercherait en vain un cendrier. La seule vue d'un paquet de cigarettes semble causer à la plupart des personnes que je côtoie quotidiennement une violente répulsion, comme celle que l'inspiration satirique attribue aux prudes de comédie en présence de l'obscène. La chose me parut suspecte. Puis je fis cette découverte.

Invité chez elles par les mêmes personnes qui manifestaient au travail un dédain si unanime du tabac, quelle ne fut pas ma surprise de constater que leur intérieur était raisonnablement pourvu de briquets, cendriers et d'un assortiment convenable des marques de cigarettes qu'on trouve sur le marché. Je crus d'abord à une mauvaise blague, peut-être à une marque de politesse exagérée à mon endroit, l'hospitalité anglaise, enfin que sais-je? Rien de tout cela. On fume chez soi. Tout simplement. L'espace public est réglementé et l'air respirable fait l'objet d'un code comme la circulation automobile. Mais les droits individuels restent l'orgueil de la démocratie. *B.C. Spirit, That's it.* Un ami Français à qui je m'ouvrais de mes spéculations me déssilla les yeux d'un seul mot: «Des puritains, voilà tout...»

VIERGES FORÊTS DU NOUVEAU MONDE

L'opulence s'exprime ici en signes insolents et muets. La largeur des rues, la taille des propriétés, le luxe des jardins plantés d'espèces exotiques, la rencontre d'une enseigne au néon avec le front obscurci des montagnes, la couleur du béton comme un mur crénelé sur le bleu de la mer. De-ci de-là, les grands mâts des arbres séculaires, transfigurés, totémiques, emblèmes neufs comme l'origine cosmogonique des ancêtres à l'effigie du corbeau, de l'ours et de la baleine, forme épique d'une économie sauvage qui

repose sur le pillage forestier après la traite des fourrures. La grande industrie du bois a doté la ville de parcs somptueux. La coupe à blanc du bois de pulpe et du bois d'œuvre n'empêche pas McMillan-Bloedel d'exhiber fièrement sa signature associée aux créations les plus ingénieuses des architectes paysagers et des sculpteurs. Ici on rase des arbres de mille ans et on redécouvre la mythologie de l'Oiseau-Tonnerre qui n'est plus d'ailleurs qu'un modèle de voiture à l'usage des magnats de la papeterie.

La violence a ceci de particulier: qu'on la retienne ou qu'on la libère, qu'on la réserve sous forme de menace ou qu'on la traduise en acte meurtrier, elle n'en est pas moins entière dans son projet autant que dans son exécution. Il s'ensuit que le pouvoir qui tempère sa puissance pour en augmenter le rendement n'est pas moins dangereux que le criminel ou le terroriste qui la consument d'une seule flambée. Tout ici évoque la facilité d'une nature exceptionnellement généreuse et quasi édénique, mais, comme dirait François Hébert, le ver est dans le fruit. Je pense à ce gouvernement qui gîte à Victoria et qui exerce une très franche intimidation sur tout ce qui bouge dans son excellente province. Faut-il mépriser ou courtiser ce valet de pique? Sous l'œil de Dieu, la main de Claude Ryan n'a jamais fait d'ombre, comme dirait Pierre Vadeboncoeur...

NOUVEAUTÉS, NEUVAINES ET NEVEUX

Vancouver centralise sa distribution commerciale dans d'énormes complexes qui tiennent peut-être au fait que la ville contient la moitié de la population de la province, à moins que ce ne soit là un pâle mirage du gigantisme californien.

Appareils, machines, objets aussitôt périmés qu'ils sont acquis. Une bouteille ouverte est déjà entamée. Un produit quelconque, dès qu'il est dégagé de son emballage, est déjà consommé. Retirer la jaquette celluloïde, déchirer le sceau du fabricant, poinçonner le billet, briser l'œuf, jeter la coquille. Une fois la boîte ouverte, l'intérieur s'évanouit dans l'intériorité

sans surprise du monde connu. La promesse d'un voyage n'est déjà plus qu'un trajet. Je veux partir, arriver, trouver, connaître. J'ouvre un oeil démesuré devant chaque étalage, chaque contenant, chaque titre. Il passe ainsi devant mon désir des forêts d'objets en séries, en quantités industrielles, en wagons. L'offre est alléchante comme il se doit. La demande est absolue. Enfin la vente vint. Je risquai quelques acquisitions, consultant moins mon plaisir que mon pouvoir d'achat, transaction difficile qui trahit trop sans doute mon éducation. J'ai souvenir d'un temps où l'on faisait des neuvaines avant de décider en famille le renouvellement du mobilier du salon. On ne savait pas que le rouet remisé au grenier serait un jour racheté à l'encan par les neveux. Trêve de faux souvenirs. Je me résolus donc à quelques emplettes: voiture sport, cigarettes et dactylographe électrique, cet engin! Ah! les transes que j'ai connues la première fois, au volant, le cendrier rempli sous les voyants clignotants, multicolores, penché sur mon clavier. Mais ce fut de courte durée.

Aujourd'hui je suis bien revenu de toutes ces sordidités. Si j'avais un chat, je l'appellerais Sordide. Si j'achetais un chien, je l'appellerais Achat. Bref, j'achète d'occasion et surtout d'habitude, comme quelqu'un qui ne croit plus à l'illusion de la nouveauté. Un manteau qui n'a pas déjà la forme de mes os inscrite dans ses coutures ne m'intéresse pas plus que la peau du mannequin en vitrine. C'est comme ça que m'est venu sans doute le goût du fripier.

Un jour pourtant j'achète un vêtement neuf dont la coupe, la couleur, le tissu me ravissent, me font envie, me transportent. Je le porte une fois avec ostentation, deux fois avec suffisance, trois fois avec fatuité, puis toujours avec ennui, lassitude et enfin — le dirai-je — avec honte. Je trouverai mille excuses à mon désenchantement, je dirai que la taille s'est déformée, que la teinte a pâli au soleil ou foncé au lavage, je trouverai que cette laine moutonne ou que ces coutures s'échancrent. L'usure des vêtements neufs m'est une épreuve de vérité. Déjà c'est le pre-

mier élan qui m'y avait entraîné que je cherche à tromper ce faisant, et ce que je porte ainsi, le cou rentré, les épaules basses, n'est plus que le retournement de la légèreté d'une illusion. L'astuce de mon désir me confond. Comment si pauvre chose qu'un paquet d'étoffe plus ou moins mal fagoté a-t-elle pu me captiver l'âme au point de me causer tant de déception, une fois l'habit dépouillé de la hauteur du moine? Chimère et balle de laine...

LE CHEF DU VILLAGE

Dans son atelier de Granville Island, on peut voir un grand homme tout tremblant qui se déplace lentement autour des innombrables travaux de son œuvre multiforme. Cheveux blancs, chemise rouge, gants de travail aux mains, c'est le sculpteur haida Bill Reid. Ce géant de l'art indien, ce pilier de la culture dans l'amas bétonnier des entreprises forestières (ses fournisseurs gracieux et ses clients distingués), cet orfèvre réputé, ce grand lecteur de Melville, de Joyce et de toute poésie, est en réalité un produit de l'Europe et de l'Amérique, c'est-à-dire un parfait *Sauvage*. On dit qu'il a la maladie de Parkinson parce qu'il faut une explication à ses tremblements, mais je crois bien plutôt qu'il tremble de colère, ce qui ne l'empêche nullement d'être le puissant géniteur de tout ce qui tient lieu de culture dans l'excentricité d'une province frontière. Il s'occupe aussi de sauver les Îles de la Reine-Charlotte contre le zèle capitaliste de ses clients les plus distingués. Il fait en même temps un canot, un coffret et une baleine (j'abrège une énumération qui pourrait être longue comme les généalogies de la Bible et aussi diverse qu'un acte notarié). Il surveille les fondeurs de bronze qui coulent ses monuments à New York où il va comme on prend l'autobus.

Autour de sa table qui ressemble à une chaîne de montage, à une arrière-boutique de bijoutier et à un *machine shop*, il tourne comme une sorte d'ouragan. Quand il passe quelque part, il faut ensuite remettre de l'ordre, me dit Lucie qui a l'immense privilège de ranger et de déranger des outils qui vont du gigantes-

que à l'infinitésimal. Bill Reid est un rare exemple, ajoute-t-elle, de ce qu'il est possible de faire à un homme dans une journée. Il sculpte une vague en bois de buis pour la base de son *Killer Whale* (l'Epaularde destiné à l'Aquarium de Vancouver), il dessine les traits héraldiques de l'Ours Féroce, il attrape une lame de métal pour en faire une herminette («hachette à tranchant recourbé, comme le museau de l'hermine», plaisante le dictionnaire), il cherche ses lunettes, il cite de mémoire des vers d'Eliot et de Pound, il erre en maugréant. Parfois sa concentration sur une tâche insolite a de quoi dérouter l'impertinent observateur que je suis: il a fiché dans l'étau de son établi — je n'en crois pas mes yeux — un prosaïque bâton de hockey qu'il examine comme un bijou grandeur nature. C'est pour Tanou, m'explique-t-il, son gamin de petit-fils, huit ans.

Beaucoup de monde passe à l'atelier de Reid. Bill est le Grand Chef du Village. C'est comme dans *Le Rêve de Kamalmouk* dont le héros aspirait à la gloire de devenir sculpteur à Victoria. Ce livre de Marius Barbeau, que Jacques Ferron tient pour une œuvre majeure de notre littérature (avec très peu d'exagération), je l'ai trouvé dans la bibliothèque de Martine Reid. Je veux dire que le Chef du village sait, de science amère, que le Tronc-Pelé, autrement dit le Blanc, est son vrai patron. Il sait que son œuvre est parfaitement moderne de conception, d'exécution et que sa destination l'est également. Pourquoi son nom est-il donc devenu un symbole de la culture indienne de la côte ouest? La question appellerait de nombreuses nuances qui passent par la formation tout européenne de l'artiste et par le travail anthropologique dont sa culture d'origine a fait l'objet. J'avancerais provisoirement et pour faire court que Bill Reid est un cas singulièrement heureux de métissage spirituel. Mais c'est trop peu dire et il faudra y revenir. J'y reviendrai donc.

EXOTISME AU COMPTOIR

Il faut de la diversité sur une plage, comme du

sucre sur les beignes ou du vinaigre dans le moutardier. Dans la texture sociale d'une vie suburbaine, les variantes sont exotiques. Les Chinois forment la plus importante communauté «ethnique» de Vancouver. On dit de son Chinatown qu'il est le plus important en Amérique du Nord après San Francisco. Je ne veux pas plus longtemps rivaliser avec le Guide Michelin. Tout juste raconter ma déglutition ravie de la version chinoise du triste plat appelé hamburger. D'abord cela s'intitule plus gastronomiquement un pain-vapeur au porc grillé. C'est comme un petit nuage de pâte neigeuse et fumante au fort relent de levain. On les transporte dans de grands paniers en bois avant de les enfourner dans des tiroirs métalliques d'où s'échappe une fumée de locomotive. On doit en servir des quantités, car je vois de jeunes serveuses passer et repasser sans cesse avec leurs paniers au fumet puissant. Je signale à l'une d'elles mon intérêt certain pour la petite chose blanche que je ne sais pas encore nommer. Elle m'en apporte aussitôt, non sans m'avoir appris en cadence le nom du produit: *steamed bun with BBQ pork*. Je répète en extase le beau nom de la chose. J'avale en moins de deux et je recommence. C'est à faire pâlir ce grand fanfaron de McDonald...

Je ne déteste pas les villages.

Mai 1984